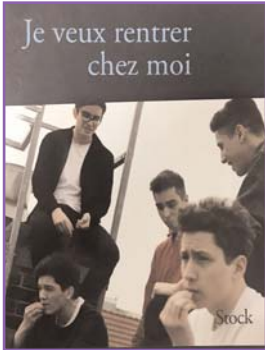


DOMINIQUE FABRE

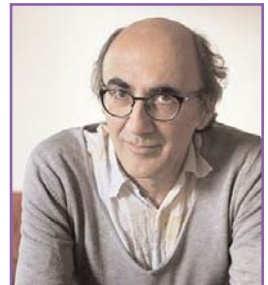


PORTRAIT
D'UNE
GÉNÉRATION
AU CŒUR
GROS
COMME ÇA

Une fois de plus, c'est l'écriture qui nous rive à la page, qui nous abstrait de l'environnement et nous garde dans la lecture. Car l'histoire est sans rebondissement, sans artifice narratif. Dès le départ on en sait suffisamment sur Richard pour l'inventer: la génération alcool tabac drogue. Drogue surtout en ce qui le concerne. Et le voilà, à 55 ans, sur un lit d'hôpital à Saint-Mandé, répétant inlassablement "Je veux rentrer chez moi" et perdant peu à peu sa mobilité, le délié des gestes et de la parole, puis son regard même qui erre vers le plafond. Ils ne se sont jamais tout à fait quittés, Richard, le narrateur et la bande du lycée mais "la maladie a fait son sale boulot". De la bande il était le plus beau, celui qui captait les filles, le plus flambeur aussi bien sûr. L'auteur nous raconte tout ça pêle-mêle (un pêle-mêle soigneusement organisé) comme si nous aussi nous faisons partie de la bande, il nous prend dans sa connivence. On se laisse embarquer, on accepte de ne pas bien savoir où l'on est, à Saint-Mandé ou avant, en banlieue? À un moment il la nomme: Clichy, mais qu'importe? Il nomme des femmes qui ont compté pour lui, Florence (sa première épouse), Pauline (sa fille)..., il s'émeut des visites qu'il lui rend à l'hôpital parce que "Il était le petit dernier. Il était notre petit frère. Il était beaucoup de choses ensemble pour nous, pour moi." L'écriture restitue le bordel que ça fait dans la tête quand on a peur qu'advienne ce dont le nom était jusqu'alors si abstrait quand bien même on l'a touchée du doigt, la mort, mais dans l'ordre des choses, pour les parents et tout à coup on craint qu'elle advienne pour de bon puis on le present et on finit

par le savoir que cette fois il n'y aura pas d'échappatoire parce qu'il est allé trop loin, Richard, et que tout ça se paie un jour ou l'autre, la certitude tient en six mots, Cette fois-ci il va mourir. Il est trop faible pour être transporté à Paris, alors il faudra continuer à prendre le train à Saint-Lazare puis le tramway, à flirter avec la ligne de démarcation invisible entre les vivants et les en survie avec des évidences qui vous cinglent le visage, "Être en vie sur le terre-plein de la gare". Et l'envie juste de vous donner à entendre la voix de Dominique Fabre qui est vraiment une belle voix, elle palpète un peu à la Morgiève (Richard Morgiève...): "Il me faisait rêver. Il nous faisait rêver. Il était notre ami, je ne pouvais imaginer ce que serait la vie, mais elle ressemblait parfois au regard de Richard lorsqu'il rentrait de ses excursions... [...] Sur ces photos il y a Éric, Denis, Nico, Clothilde et Nathalie, ce peut être chez les parents d'Éric à Maisons-Laffitte, je ne suis pas sûr du tout, et je ne veux pas enquêter sur rien. Il regarde vers celle qui le photographie. Son sourire est ravageur. C'est à une fille qu'il continuera de sourire, jusqu'à ce que tous les albums soient refermés pour toujours. Il est près d'un cours d'eau, à regarder l'eau qui coule en fumant un pétard. On avait une petite rivière là-bas. On a tous une rivière quelque part, dès qu'on se souvient. Il y a toujours eu des rivières dans nos vies. Une porte qui se ferme. Un paquet de cigarettes sur une table de nuit. Un livre de poche acheté sans doute chez Gibert [...]. Mais il n'y aura plus jamais lui. Pour pas mal d'entre nous, personne ne l'avait jamais remplacé depuis notre adolescence. Il était notre ami. J'ai voulu raconter ça pour nous, parce qu'il ne sert à rien de vivre si on n'a pas d'amis." Fin du livre page 153...

Aulde France ♦



Je veux rentrer chez moi, Dominique Fabre, Stock, 2019. 142p.